



www.editionspomarin.fr

EDITIONS POMARIN

DES CHOSES

QUI NE

SE FONT PAS

SELIM ANTHONY

“ On ne voit bien qu'avec le cœur.”

Avant-propos

J'avais dix ans quand il a rendu son dernier souffle. Il devait avoir 87 ans. Une bien longue vie après avoir connu deux guerres, deux mariages, six enfants, la peste bubonique, deux cancers, une crise cardiaque et avoir été boucher puis éleveur. Il aimait nous raconter ses bagarres d'antan et ses combats de lutte gréco-romaine.

"Tu radotes" lui disait ma grand-mère. Tout deux étaient des Chiraquiens pur sucre. Il contait souvent cette même histoire où il avait fait passer un type par-dessus une table en un seul coup-de-poing. Moi, je faisais semblant d'être appelé par ma grand-mère, dehors, pour m'y soustraire.

J'ai cette image de lui, endormis sur sa chaise après le repas, la bave aux lèvres, ronflant, tandis que ma grand-mère faisait la vaisselle en écoutant "les questions au gouvernement" et me laissant devant le poste. Ma mère militaire et ayant fait un long séjour en cure de repos, j'ai passé une grande partie de mes dix premières années chez eux et chez mon parrain.

Son jeu favori pour nous impressionner était de tenir un morceau de charbon ardent dans sa main sans en ressentir la douleur, ses paumes tellement calleuses. Pendant la première guerre mondiale, alors qu'il avait onze ans il vu ses parents se faire abattre par les Allemands devant ses yeux. Ma mère aime raconter qu'il était obligé de voler de la nourriture aux envahisseurs pour nourrir sa fratrie.

Durant la seconde guerre, il rejoignit, comme une évidence, la résistance française. Il était dans une unité de cavalerie. J' adorais aller avec lui faire les clôtures pour ses juments et ses poulains qu'il possédait par plaisir, assis sur ses genoux en conduisant son vieux Massey Ferguson. Il faisait parfois jusqu'à cinq kilomètres en tracteur pour aller chercher le pain au village, moi les deux pieds sur l'attelage me tenant derrière. Bien évidemment, la famille est fière de descendre d'un résistant. Moi personnellement, je m'en moque, j'étais fier de lui de toute façon. Qui sait ce que chacun ferait sous les bombes la faim au ventre. Il faut y être pour savoir. Il paraît qu'il n'y eut que cinq pour-cent de résistants pendant la guerre. Donc je suppose que ces familles-là étaient prédestinées à un destin particulier, un microcosme que je soupçonne d'appartenir soit à la justice soit au monde des affaires quand ce n'est à la politique. Et sûrement parfois aux trois en même temps. Le genre de familles que tout le monde connaît à la campagne, mais qui au final ne connaît pas grand monde. Le chef de cette famille, souvent, disait une phrase qui voulait en exprimer une autre. Comme chaque midi quand il avait faim, il demandait à ma grand-mère : "Il est quelle heure Jacqueline ?". Bref, c'était mon grand-père, il se faisait appeler "Casimir" mais se prénomrait Auguste.

La fin du monde

“Il y a des choses qui ne se font pas”. C’est là que j’ai compris. Petit message me concernant du président de la République en personne, chez Bourdin, pendant la campagne pour sa réélection. Une phrase à double sens destinée à je ne sais qui. Peut-être un sénateur qui me connaît ou peut être mon oncle impliqué dans le monde des affaires... En tout cas, c’est grâce à un des deux que j’ai eu mon poste le plus significatif. Conseillé par ma femme de reprendre mon métier. Moi, j’appelle ça de l’espionnage industriel. À cette époque, personne ne savait que je comprenais le langage secret. Même pas ma femme, même pas moi et encore moins les gens qui ont essayé de me tordre et de me tuer. Je pense que c’était fait exprès, elle était là l’astuce. Je l’ai toujours compris, mais je ne le parlais pas. Il me faudra attendre l’année suivante pour être sorti de mon sommeil.

Aujourd’hui, je pense que Monsieur le Président, le seul réel donneur d’ordre de ce service a dit ça pour se dédouaner. En effet, depuis que j’avais tapé à la porte du ministère de la Défense, trois ans plus tôt, j’avais été dirigé vers des petits trous du cul qui se réclame de la pègre Bastiaise “La brise de mer” et avec qui je fricotais sur le web. Et en cette année 2012, nous étions en pleine vague d’assassinat en Corse. Je venais de passer presque deux ans dans une entreprise de Longjumeau en tant que responsable, et comme d’habitude quand je me rends compte que tout est perdu d’avance, je suis parti en vrille.

Ces conneries m'auront permis de savoir... Au même titre, l'ancienne ministre de l'Écologie, avec le même langage, dans la même émission fit comprendre à je ne sais qui encore que j'avais été pris "les doigts dans le pot de confiture". Pourtant, mon employeur ne voulait pas que je parte, malgré mes écarts de conduite : sexe, cocaïne et alcool. Normal étant donné que je leur avais fait gagner plus de fric tout seul qu'avec trois cadres. J'avais viré les poids encombrants que j'avais remplacés par de bons employés qui y sont toujours aujourd'hui et dont les clients sont satisfaits. J'avais augmenté le bénéfice avec moins de chiffres d'affaires. Et j'avais surtout fait considérablement baisser les coûts de production. Et vous en connaissez beaucoup des ânes comme moi capable de faire 90 heures en une semaine, 8 000 kilomètres en un mois, ayant le statut de Responsable d'exploitation avec un contrat de chef d'équipe ? Tu m'étonnes qu'il voulût me garder. Mais c'était perdu d'avance. Avec le syndicat SUD sur les miches, des sabotages et des escroqueries de délit d'initié difficile à prouver sur l'appel d'offres de supermarchés, j'ai baissé les bras.

Il avait raison Eric Zemmour dans son livre quand il dit que les supermarchés Casino sont la mafia. Et comme par hasard, quatre ans plus tard, je m'en rendrai compte encore plus, en travaillant dans un de ces supermarchés où j'y rencontrerai un Corse de la même trempe que ceux qui se sont fait dégommer et dont parle Jean Pierre Pernaut le midi avec colère. Ce Corse de la CGT essaiera d'intenter à ma vie, mais j'y reviendrai.

Bref, alors comme de coutume, comme tout les deux ans depuis que j'ai rencontré ma femme, je suis tombé. Nous nous sommes encore séparés, comme à chaque fois. Et mes chutes régulières enchantent ceux qui soit disant me surveillent.

"Diriger/Contrôler/Déstabiliser/Protéger" et un cinquième principe que je ne me rappelle jamais. Voilà la définition du harponnage. C'est Jean Michel Burthier de son faux nom, un agent de la DGSE qui me l'a appris. D'autres appellent ça une chèvre, un appât. Il y a maintenant sept ans que j'enquêtai tout seul, que je remuais ciel et terre pour savoir ce qui cloche dans mon existence. Malgré avoir compris après cette interview chez Bourdin que tout ça n'était pas du flan, je comprendrai des années plus tard suite à la tentative d'assassinat sur ma personne que j'ai été programmé. Digne des films de James Bond... Et encore. Ma mère dit que ça n'existe que dans les livres, toute fière. Alors que c'est elle et mon premier amour, de la famille dans laquelle j'ai été programmé, qui ont énoncés le mot clefs. Les Ricains appellent ça le programme MK-Ultra.

De ce que j'ai pu en découvrir depuis, il a été créé par un Juif hongrois de la CIA en 1953. Je n'ose pas imaginer les cobayes qui ont servi à le développer pendant la guerre. Comme j'aime à le dire : "même à un cochon d'inde, on ne fait pas ça". Des années de LSD, des mots glissés à l'oreille pendant le sommeil, suivi de mois d'hypnose. Ce n'est pas là, je suppose, la totalité du programme, mais c'est le peu que je sais en avoir subi en

tout cas. Il est possible, par ce système, de pousser un homme à effectuer une tâche contre sa volonté. Même les barbus s'en servent aujourd'hui. J'ai pu m'en rendre compte aux actualités où ils parlaient de femmes téléguidés pour poser des bombes. Mais à ce moment-là, je ne le savais pas encore.

Alors je suis tombé, je me suis séparé et je suis reparti dans ma région chez mon cousin. À la différence que cette fois ce n'était pas pour servir de chèvre, mais pour m'habiller comme on dit. Et être réveillé.

En face de chez mon cousin, habitait Sébastien. Il est moitié Basque moitié Gascon. Il appartient, du côté de sa mère à une famille très Basque. Comme par hasard, il prit un appartement dans une résidence de campagne et me proposa de prendre l'appartement attenant.

Le propriétaire, Alain, est un compagnon tailleur de pierres que j'avais rencontré en troisième, au collège, alors que je voulais devenir compagnon. Mais ça, c'était avant. Avant de faire des conneries, ou plutôt avant d'avoir été poussé à en faire. Comme je le crois, des enfants comme moi sont pris dès le plus jeune âge, de 8 à 10 ans, pour être travaillés au corps et au cœur. J'ai demandé à un agent si c'était vrai, mais comme de bien entendu, il m'a répondu que non. Nous nous sommes liés d'amitié Sébastien et moi. C'est lui et son oncle qui m'ont appris à voir : "Le profilage". Ainsi qu'à préférer l'apéro et le saucisson plutôt que la coke. Le profilage est quelque chose que j'avais déjà en moi. J'appelle ça le don d'empathie, d'autres disent le troisième œil et eux m'ont

appris à m'y intéresser. Alain, notre propriétaire lui, ma appris le langage, avec l'aide de Sébastien aussi. Je l'ai toujours compris, mais je ne sais pas trop comment ils m'ont permis de le parler.

Au fur et à mesure, ma femme et moi sommes revenus ensemble. Les mois sont passés et les soirées arrosées aussi. Je vivotais de petits boulots. Monter des chapiteaux pour les fêtes de village, une brocante, des tuiles sur un toit, la paille, les clôtures, etc. Je laissai à ce moment précis mes ambitions musicales et me consacrai à la poésie pour le plaisir. Aussi, je m'impliquais de plus en plus en politique. Et le fait d'avoir des gros bonnets du parti qui me suivaient sur Twitter me ravissait.

Le nouveau Président ne me convenait pas et comme j'ai dit à ma femme avant de partir, comme si le monde s'écroulait : "Tu sais quoi, Lou ? Nicolas, il a perdu".

L'aérodrome

Nous étions dans le premier semestre du quinquennat du nouveau chef de l'état. Ma femme et moi étions revenus ensemble, comme précisé précédemment. Trois évènements majeurs se produiront durant cette période.

Le premier d'entre eux, la venue de ce socialiste de président, dans ma région, à la rencontre du nouveau ministre de l'Écologie : Philippe de son prénom, ancien maire de la ville et président du Conseil général. . Cet homme me connaît depuis l'âge de mes seize ans. Souvent, il est venu nous voir en concert pendant les manifestations culturelles de la ville quand je me prenais pour un rappeur révolutionnaire. Et comme par hasard, les caméras de télévision sont venues les interroger, le président et lui devant la préfecture, exactement sous les fenêtres de l'appartement que ma femme avait pris seule et qu'elle possédait encore à ce moment précis.

En ce même instant, je me moquais ouvertement, sur les réseaux sociaux, de la venue du président "normal" au restaurant de l'aérodrome. Ce restaurant est une institution dans la capitale régionale et le restaurateur, un autiste moqué mais craint, fait du magnétisme à ses clients en pleine salle de restaurant. J'ai fait une courte mission de plongeur chez lui il y a longtemps. Les entrées du menu se servent seul à volonté avant de commander une viande grillée au feu de bois dans la cheminée. Un restaurant de campagne, style cantine, où l'on est disposé

sans avoir le choix de son voisin de table. Sur Facebook, je me moquais alors du président venu y déjeuner et me demandait s'il allait se servir tout seul du pâté et des carottes râpées, me sachant, évidemment, surveillé de près.

Au moment du repas, je décidai alors de me rendre sur place, en ville, pour voir le copain d'un copain, histoire de me faire un extra : stupéfiant. C'était là ma première rencontre avec la DGSI. Ils sont discrets comme des éléphants dans un magasin de flûtes à Champagne et plus voyants qu'un maquereau en Rolex et chaussures cirées. J'arrivais ce jour-là, sans permis, dans la voiture de ma femme, avec un Breton, recherché par la police, proche de ces connards de mafioso vers qui j'avais été dirigé. Du bas de la rue Alsace-Lorraine j'aperçus à 200 mètres un couple, bras dessus bras dessous, qui traversait le passage piéton en me regardant avec insistance sous leurs lunettes de soleil. C'était eux ! La DGSI. Si ça avait été la DCRI, j'aurais été honoré. Je me garais alors au niveau de la CAF où un autre homme me passa devant avec un air dégagé et hautain. Encore eux ! Je rejoignais ensuite l'appartement de ce collègue Breton. Après nous être réunis avec d'autres copains nous descendîmes saluer des zonards de notre connaissance en face des Nouvelles Galeries. Enfin ! Des zonards... Des gosses d'ici, autant zonards que nous des voyous. C'est alors qu'en repartant, (encore eux) une femme me passa devant et me dis tout fort en me regardant : "Vous êtes le bienvenu". Comme un pied de nez, et surtout parce que c'était prévu,

je remontai chez le Breton fumer un dragon les fenêtres grandes ouvertes face à la rue, avant d'aller chercher une plaquette de haschich à la cité. Plaquette que le dealer me découpa en pleine avenue, les portes de la voiture ouvertes, en short et en claquettes, en me traitant, je ne sais pourquoi, d'imbécile. Et c'est enfin que je repartis chez moi, dans ma campagne, vomir mon dragon tout fier de mon escapade.

Le second évènement fut ce que j'appelle "mon passage". Avant de partir et de me séparer de ma femme, un voisin m'avait dit : "Après ça, tu vas être grand." Sans me donner plus d'explications. Peu de temps après mon arrivée dans ma région, j'avais été convoqué au tribunal de grande instance pour les dispositions sur la garde de mes enfants. Sûrement parce que j'étais à bout de nerf, je me suis laissé emporter au tribunal. Des années auparavant, un certain Omar, la personne principale vers qui j'avais été dirigé m'avait raconté qu'il avait menacé un tribunal se sachant manipulé. Alors j'ai fait de même. Je leur ai dit que s'ils ne me lâchaient pas les miches, j'allais foncer vers le grand banditisme. Et comme Nicolas dans le reportage d'une copine de Carla, la dame m'a répondu : "D'accord, aller !". En fait, je n'avais nul besoin de me donner cette peine, car je soupçonne que c'était prévu. Mais "merci Omar pour le conseil".
Omar ! Pas très Corse comme prénom. Un Algérien de la Brise de mer qui soit disant déteste les Juifs, cette blague ! Pour moi, c'est un agent du Mossad.

Genre un ancien voyou harponné et manipulé qui a été retourné. Pendant des années, nous avons échangé sur le web, lui avec sa parano et moi avec mes gros sabots. Monsieur le Loup pensait que je cherchais à le trouver alors que je ne cherchais rien. Il me faisait rire pendant que j'étais triste, simplement. Comme à chaque fois que je soulève une roche pour y découvrir une anguille, c'est en trébuchant dessus, sans faire exprès. Tout comme mon fichage au grand banditisme : sans faire exprès. Mais je ne divulguerai pas la méthode. Tout ce que je peux dire, c'est que j'aurai pu y laisser la vie, et ce, encore à cause des Corses. Des Corses de mon village. De toute façon, en France le moindre pecnot qui séjourne deux semaines par an sur l'île de beauté se réclame de la pègre. Merci le film "Un prophète", merci Canal + avec "Mafiosa" et merci les actualités. Je suis persuadé qu'il y a plus d'immatriculations 2 A et 2 B que de Corses. Tous les jeunes leurs sucent la bite, surtout chez les rappeurs. Moi, je les emmerde. Ils n'avaient qu'à ne pas essayer de me tuer. Et puis malgré que c'est soit disant la région la plus dangereuse d'Europe, et d'un : personne ne court plus vite que les balles, et de deux : on va tous crever un jour et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. En tout cas le jour où je suis passé, que j'ai été fiché, Sébastien fier de moi m'a dit avec étonnement : "ça, c'est bien !".

Le troisième évènement marquant de ce semestre fut ma rencontre avec un extra-terrestre. J'avais, la veille sur

Twitter, critiqué Israël disant qu'ils boycottaient le foie gras, mais pas le champagne. Une Audi S8 était garée devant le supermarché. Sébastien, mon ami Basque et moi étions venus chercher du Whisky et du Coca pour l'apéritif. Dans le rayon face aux bouteilles, un grand homme aux cheveux grisonnant s'exclama : "C'est ça" ! Ce même homme nous devança, à la caisse, suivi de deux comparses. Ils portaient tous les trois des espadrilles aux pieds, ils parlaient anglais et venaient de déposer sur le tapis du foie gras et du champagne... Comme pour me laisser trois choix...

De sa hauteur, le grand homme plongea son regard dans le mien et alors que je me laissai pénétrer l'âme je dis à Sébastien : "C'est la CIA". Surpris, l'homme mit ses mains sur ses tempes en parlant à un de ses accompagnants. Moi, je vis Sébastien baisser la tête en fulminant et en soupirant fortement par le nez comme un taureau. L'on aurait dit qu'il voulait disparaître. Une fois dehors et calmé, Sébastien me dit : "Maintenant, tu les as avec toi".

L'homme qui m'avait profilé était assis côté passager dans la grosse S8 que nous avons vu en arrivant, le conducteur manœuvrait alors que lui me regardait avec de grands yeux de merlan frit, étonné, mais souriant. Une fois revenus dans notre résidence, ma mère était présente à nous attendre. Elle pleurait sans explication. C'est là que j'ai compris qu'encore une fois, j'avais eu chaud aux fesses. Et en me faisant la bise, elle me glissa à l'oreille : "Hé bé mon cochon" !

La Marseillaise

À cette période, une année était passée depuis les derniers événements. Mes frères de cœur me manquants et mon fils ne se plaisant pas dans son école, je décidai de repartir de ma région. J'étais pourtant si heureux de l'avoir emmené dans mon école primaire. Au moment de l'inscription, rien n'avait bougé. Tout était exactement au même endroit que dans ma prime jeunesse. Le gros arbre dans la cour, les petites graines d'érable au sol que nous faisons voler, la cantine, les toilettes dans lesquelles je montrais mon zizi aux filles. Ainsi que les classes toujours disposées aux mêmes endroits. Il ne manquait que l'odeur de la photocopieuse manuelle. J'étais si fier, mais mon fils lui si malheureux. Il était maltraité par les autres élèves et se préférait avant. Moi qui cherchais désespérément la stabilité scolaire pour mon grand, nous changions quasiment chaque année d'établissement. À ma demande, nous décidâmes, ma femme et moi, de revenir au point de départ. Nous nous installâmes dans le même canton, comme pour prendre une revanche. Surtout concernant mes ambitions professionnelles, mais qui, malheureusement, furent vaines. Je me fis embaucher provisoirement dans un Casino supermarché (un ancien client à moi) dans lequel j'appris par le manager que l'appel d'offres que j'avais perdu fut revendu en sous-main par celui qui avait vendu la boîte à mon ancien PDG, avec un pourcentage à la clef... En liquide. Sans compter les devis qu'il m'avait volés en me passant par-

derrière. Au même endroit, Boris, un faux gitan soit disant proche de la brise de mer avait, pendant mon absence, raconté au tout-venant que je m'étais mis une balle dans la tête (histoire de faire comprendre qu'on ne rigolait pas avec eux). Raté ! Le pauvre. C'est après cela que quelques années plus tard, ils essaieront de me tuer et menaceront mes enfants de mort.

“Orgueil” : sentiment exagéré de sa propre valeur, estime excessive de soi-même, qui porte à se mettre au-dessus des autres.

C'est alors qu'à bout de nerfs, je décidai de postuler chez Interpol, ne sachant pas vraiment pourquoi, au même titre que j'avais frappé à la porte du ministère. Sûrement pour trouver des réponses. Pendant que nous étions dans ma région, j'avais reçu un blocage de mon ordinateur par leurs services, un blocage qui fut vite éliminé par je ne sais pas qui, en même temps qu'à la télévision, j'entendais, au hasard, “ne vous inquiétez pas”. Et heureusement d'ailleurs car c'était l'ordinateur de ma femme. Mais pas le genre de blocages d'Ivoiriens avec la photo de François Hollande pour vous soutirer de l'argent. Un blocage Interpol, réel avec fichage, je ne sais plus pour quelle raison exacte... Fichage, qui je suppose, fut accentué après déblocage... Comme le veut le hasard. . Je décidai donc, des mois après, et voyant que je n'arrivait toujours à rien, de postuler chez eux. Je m'enregistrai sous le pseudonyme “Rosenkreutz”. Et ayant lu dans le roman “L'espion du président” que les services de renseignements pouvaient lire ce que nous tapions sur le web avant publication

même en étant déconnecté, je m’amusai à les insulter et à me foutre de leur gueule pendant des semaines. Je me passionnais de plus en plus pour la politique et je pris la carte au parti après la décision de l’ancien président d’en reprendre le commandement. Je soutenais aussi la candidate à la mairie de Paris dont j’avais fait mon égérie depuis que je me prenais pour Arthur Rimbaud. C’est la première fois que je me rendu dans un meeting que j’eus confirmation de mes soupçons. C’était à Mulhouse, un meeting de campagne pour la présidence du parti par l’ancien chef de l’état. Ma femme m’avait conduit au bus de la fédération qui nous amena, moi et des vieux du Rotary club, sur place. Une fois arrivé, alors que nous faisons la queue pour rentrer, un homme à mes côtés faisant semblant de téléphoner dit : “Je prévient Nicolas”. Et deux autres hommes assis à côté de moi dans la salle, avec le langage, discutaient en disant que c’était un beau jour pour “sortir”. Je suis persuadé, aujourd’hui, qu’ils appartenaient à Interpol, sachant que l’ancien chef de l’état entretenait des relations privilégiées avec ce service. Le meeting fut fabuleux, et m’encre encore plus dans mes convictions politiques. Le candidat à la primaire déclama, à la tribune, un texte écrit par Henry sa meilleure plume. Chaque phrase commençait par : “La république...” Un peu à la façon des rappeurs dans certains de leurs textes. Et c’est à la fin du meeting que j’eus confirmation. Alors que toute la foule se tenait debout pour entonner “La Marseillaise”, l’ancien président me regarda fixement pendant le chant pour voir si je la

chantais et si je la connaissais. Flatté et impressionné, je ne manquai pas d'en faire part à ma femme sur le chemin du retour, et tenais là la confirmation de ce que je pensais profondément.

Les phares allumés

L'année 2014 était bien entamée quand l'ancienne ministre de l'apprentissage vint faire un meeting à une demi-heure de chez nous. Au-dessus de notre appartement habitaient des jeunes. Et je vous le donne en mille : des copains de mes ennemis qui se prenaient pour des Corses. Ils auraient mieux fait de rejoindre le maquis Haute-Saônois. Sachant pourtant que je comprenais le langage, ma femme parlais avec eux à travers les murs. Allez savoir pourquoi ! La grosse merde prénommé Boris qui racontait partout que j'étais mort venait chez nos voisins presque tous les jours. Je ne le connaissais pas et je ne le connais toujours pas d'ailleurs. C'est l'oncle de ma femme qui m'en avait parlé, et il voulait lui éclater les jambes à coup de batte de Base-ball car il lui pourrissait la vie par jalousie. Un petit merdeux menteur comme un arracheur de dents qui reprochait au monde entier son incapacité à quoi que ce soit. Je le soupçonne d'avoir été l'amant de ma femme, elle me l'avait laissé entendre. Je ne le connaissais pas, mais je savais qu'il était soit disant proche des connards vers qui j'avais été dirigé. Tout ce que je savais sur lui, son prénom et qu'il avait une 205 blanche d'après l'oncle de ma

femme. Et un jour j'aperçus, posté devant notre porte, une 205 blanche avec, à l'intérieur, une publicité professionnelle comprenant son prénom, son nom, son numéro de téléphone et presque son curriculum. Donc, par curiosité, je l'appelai et pu me rendre compte que je ne me trompais pas. Ni pour lui ni pour ma femme. Le jour où l'ancienne ministre vint en meeting ma femme oublia d'éteindre les phares de la voiture, la batterie se vida, et moi en colère ne pouvant aller voir le plus gros bonnet qui me suivait sur Twitter, elle dit avec le langage en parlant aux voisins : "C'est un peu gros non ?". C'est à partir de cet instant que je commençai à partir une nouvelle fois en vrille. Tous ces petits merdeux étaient proches des Témoins de Jéhovah, pour ceux qui n'en étaient pas. Avant de venir frapper chez nous, comme régulièrement depuis des années, les témoins avaient laissés un petit mot dans ma boîte aux lettres me proposant de me rencontrer. Cela tombait bien, j'avais besoin d'un allume-feu pour la cheminée. Cette secte n'a cessé de m'importuner dès mon plus jeune âge, sans interruption. Dès l'âge de mes huit ans quand ma mère était à l'hôpital psychiatrique. S'il y a bien des gens qui savent reconnaître la détresse et s'en servir à leur fin, ce sont bien eux. Sans parler de leur croyance stupide des enfants prophètes. Et les petits merdeux de la Brise de mer en avaient tout le tour du ventre de ces imbéciles. J'avais pu le constater sur internet et dans chaque endroit où j'allais habiter ou travailler. Un élément important qui étayera ma théorie, plus tard, quand on sait qu'ils sont un Millions en

France. Et sachant que ces clébards font tout ce que leur disent leurs maîtres, c'est un nombre qui peut peser dans de nombreux cas...

À l'école de mon fils, un midi où j'étais allé le chercher pour déjeuner, derrière moi une maman avec son gosse fit tomber le nounours de celui-ci et dit : "Attention à ton Doudou !". Menace venant sans aucun doute de ces gens-là et du dénommé Boris. Doudou étant le surnom que je donnais à mon fils. L'on peut me faire croire ce que l'on veut, mais personne ne peut me tromper sur le langage. Différence de fréquence, différence de ton, quand on pense à deux choses à la fois le timbre de voix change forcément. Donc je peux vous assurer que ce n'est pas une secte tolérée, mais illégale par le code pénal qui va me faire sombrer dans la paranoïa. Et de toute façon, il réitérera ses menaces de vive voix devant des gens, l'année où la Brise essayera de me tuer, deux ans plus tard. Je décidai alors de prendre deux semaines de vacances avec mon fils le plus grand, histoire de prendre un peu de distance avec ma femme. Nous sommes revenus chez mon cousin dans ma région, et nous sommes bien amusé : oasis et ricard, saucisse, Jambon de Gascogne et la fête tout les soirs. Mais j'étais, en réalité venu me procurer une arme. Un Revolver de la gendarmerie qui appartenait une connaissance à moi. Mais la transaction fut avortée. Mon cousin me connaissant comme un frère et voyant que je ne plaisantais pas, il se mis entre le vendeur et moi. Il n'existe, pour moi, aucune raison valable de menacer de mort des enfants. Cela n'existe pas, ces petits

trous du cul avaient dû trop regarder la télé. Dommage, j'allais le faire... J'aurai dû, vu qu'eux n'ont pas hésité. Mais s'il y a bien un truc que ma mère ma appris tout petit, c'est : œil pour œil, dent pour dent. Et jusqu'à preuve du contraire, je suis encore en vie... À mon retour ma femme n'apprécia pas que je dépense toute ma dernière paye pour des vacances à deux que nous aurions pu prendre à quatre, mais ne pouvant lui dire la vérité c'est ainsi que notre relation continua de décliner.

Un bon mois avant de nous séparer, sans retour cette fois, un drame causera un tournant définitif dans mon existence. Deux hommes encagoulés et armés de fusil mitrailleurs qui furent éruption dans la rédaction d'un journal satirique pour y exécuter la liberté d'expression. Ce jour-là je fondu en larmes. Cet attentat, à mes yeux fut différent de tout ce que le pays avait pu subir jusqu'ici. Soit le point de départ de ce que les autorités appellent : "Le terrorisme domestique". Étant sur le départ de la maison conjugale, je décidai de recontacter le fameux Omar. Celui que je soupçonne encore à ce jour, d'appartenir au Mossad. Je lui demandai de bien vouloir me guider, lui dit que je voulais servir et que je voulais rejoindre l'Irak. Il accepta, mais ne donna pas suite. Il devait sans doute connaître mes multiples rencontres et démarchages et me surnommait Chuck Norris depuis que nous nous fréquentions virtuellement. Moi aussi, j'ai du trop regarder la télé quelque part. Mon désir d'enfoncer les portes à coup de pied en criant "Vous avez le droit de garder le silence" n'est pas, je suppose, des plus apprécié

dans certains milieux. Lui et moi nous sommes serrés la main, une fois, à la période où je me moquais de l'ancien président, juste avant mon "passage". Et deux secondes dans ses yeux me suffirent pour continuer de penser ce que je pense encore à "Ce jour". Soit qu'il vaut mieux ne pas le connaître.

Le vieux

Un matelas par terre, une table, deux chaises et une télé. C'est là tout ce que je possédais une fois parti du domicile conjugal. Dans la plus haute et la plus pourrie des tours HLM de la capitale de la Haute-Saône. Avec en cadeau, un couple du Front Islamique comme voisins du dessus, comme le veut le hasard. Je leur fis la misère. Booba à fond la caisse l'après-midi, Marine Lepen en interview le matin, et n'ayant pas de mobilier ça raisonnait vraiment dans tout le quartier. Je buvais quasiment une bouteille de Whisky par jour. Et avec tout les mafieux qui m'entouraient et les politiques qui faisaient des allusions à la télé hein, le couple d'islamistes s'échappa en pleine nuit. Ce n'était pas mon but, j'étais juste triste et perdu, mais tant mieux. Je me prenais pour un poète et un philosophe et j'écrivais à ce moment-là mon plus beau poème à mes yeux : "La pianiste" du recueil EJADE (page réclame.). Je tombai amoureux, comme souvent, de la buraliste de la cité et lui écrivit un poème dont je ne suis pas peu fier non plus, mais sans qu'elle le sache comme à chaque fois que je suis inspiré par une femme. Je m'intéressais toujours à la politique et continuais de me déplacer en meeting. Désormais encarté et déterminé, je reçus une invitation pour une réunion locale de l'ancien ministre de l'Agriculture et sénateur de la Haute-Saône, "le vieux" comme je l'appelle. Une fois sur place, je me rendais compte qu'il avait l'air heureux de ma présence, sans

savoir si c'était sincère. Se trouvait sur place une beauté aux yeux océans dans lesquels j'aurais aimé rejoindre les profondeurs. La femme du sénateur n'avait rien à lui envier et je la gardais dans un coin de ma tête pour des fantasmes ultérieurs. Après la tentative de meurtre sur ma personne, deux ans plus tard, la fille du sénateur viendra me profiler dans le bus qui me menait au travail alors que j'étais en pleine montée de poison mortel, les pupilles dilatées. J'en déduirais à ce moment précis qu'elle est une espionne russe. Sans vraiment savoir pourquoi, alors que sur son Facebook elle posait devant des building New-Yorkais. Mon aventure sur place ne dura pas plus d'un semestre et je rejoignis une autre capitale de région dans laquelle ma vie bascula définitivement.

Il est gigantesque

Je me fis embaucher dans un géant Casino comme chef d'équipe, dans la capitale du Doubs, l'ancre de la bourgeoisie-socialie, imbue et méprisante, comme je l'eus écrit dans ma dernière nouvelle. Venu pour travailler, comme à mon habitude quand je trouve un job, je déchantais rapidement suite à de multiples rencontres sur place. Un jour, je discutais avec un collègue devant la boulangerie du magasin, un employé de rayon que j'aimais vraiment bien et avec qui je plaisantais souvent. Nous parlions d'attentats islamistes et je lui disais alors qu'il fallait faire comme les Corses avec les

gendarmeries et leur mettre un coup de lance rocket dans la gueule. Même pas deux heures plus tard, un loup sortait de sa tanière, trahis par son orgueil, pour me faire fermer ma gueule. Il nous demanda, au collègue de rayon et moi, de déplacer un congélateur dans la réserve. Et alors que nous déplaçons ce congélateur, il me montra son bras droit sur lequel était tatoué une tortue entourée d'un Maori, et regagna son laboratoire de boulangerie en criant "NON". Sur le coup, je ne compris pas. Ce n'est que des mois plus tard en cherchant sur Google image que je me rendis compte qu'il s'agissait du tatouage de la Brise de mer. Je n'avais jamais vu cela auparavant. Même la Brise de mer, avant qu'Omar ne m'en parle en message, j'en ignorais jusqu'à l'existence. Dans ma région, la Gascogne, les Corses tiennent les commerces et du peu que je m'en souviens aucun ne possède ce genre de tatouage. Je laissais donc cet énergumène à ses délires et reprenait mon activité. Mais c'était sans compter sur l'apparition des jours plus tard, dans la réserve, d'une femme à qui je me confiais depuis des années sur le web. Une fille de mafieux d'après ma femme, Cynthia. J'en étais presque amoureux. C'était ma confidente. Je ne la reconnus pas tout de suite, mais seulement une fois partie. Cette femme connaissait tout de moi, ou presque... Son copain était mon producteur quand je chantais, mais elle, je ne l'avais jamais rencontré. Et je l'appelai des mois plus tard "Madame Mot clé". Je logeais dans un studio à cette époque, logis qui me convenait parfaitement et que j'aurai gardé si ma femme ne

m'obligea pas à prendre plus grand pour pouvoir recevoir mes fils. Je vous laisse deviner à quel milieu appartenait mon voisin de palier. Le meeting auquel je me rendis à cette période fut très important pour moi, autant apparemment que pour le parti à mon égard. Nous nous rendîmes avec le bus de la fédération sur place, et à l'intérieur du convoi se trouvaient deux écoles. Tout d'abord des pseudos-parfaits tirés à quatre épingles, racistes comme pas deux que je supposait appartenir au Rotary club. Une blague de l'un d'eux m'est resté de ce voyage : "Parabole au balcon, arabes dans le salon". Et un autre collègue, plus lourd celui-ci, des anciens, silencieux, dont je ne décrirai pas le fond du regard par respect de la loi. Une fois descendu du bus, alors que j'avais passé tout le voyage à faire ma démonstration de langage aux occupants, un CRS se trouvait là et me dit avec le même langage : "voilà, fait comme ça". Nous fûmes accueillis par les caméras de télévision, et à peine entré dans la cour du meeting un homme venu à la rencontre de mes yeux en toute discrétion. Je le reconnus en une demi-seconde. C'était là ma deuxième rencontre avec la DGSI. Face aux caméras, et s'étant rendu compte de mon don (ou malédiction) d'œil omniscient, deux hommes se rapprochèrent de moi, un ancien et un autre dangereux à souhait qui se mit derrière moi. Le sénateur de Haute-Saône me serra la main devant tout le monde dans la salle du meeting et me montra du doigt en regardant l'ancien, comme pour approuver une décision. Je n'utilisai pas le langage durant le meeting et

critiquai les félons du parti tout le long alors que l'ancien, assis devant moi, tendait l'oreille. Henri, la plume de l'ancien président de la République fit une élocution majestueuse, malgré son extinction de voix, que j'aurai nommée "ombre et lumière". L'ancien Premier ministre se fit siffler. L'ancienne ministre de l'apprentissage avait mis un pantalon serré à la taille et avait perdu plusieurs kilos alors que je l'admirai de dos. Quant à mon égérie, l'ancienne ministre de l'Écologie, je la regardais amoureuxment sur les grands écrans. Les différents cadres du parti passèrent saluer la foule. Je saluai certain d'entre eux, d'autres non. La loyauté envers l'ancien président de la République étant un gage de qualité à mes yeux. Les différents protagonistes étant bien plus impressionnants qu'à la télévision, je m'arrêtai sur deux d'entre eux. Le premier fut le Maire de Meaux. À quelques pas de moi, alors qu'il me regardait avec curiosité, son regard me glaça le sang, et reste toujours figé dans mon esprit à ce jour. Quant au deuxième, il est celui qui me fera confiance au grand jour des années plus tard, contrairement à qui que ce soit, et je me flatte de l'avoir découvert. Personne ne le connaissait vraiment en cet instant, ou du moins pas le sympathisant lambda. Je le vis à plus de 30 mètres de moi, et en deux secondes je pus me dire : "Il est gigantesque !". Je répétai mon effarement à plusieurs reprises à mes frères de cœur par la suite. Je le soupçonnais alors d'avoir pris de la cocaïne sur le moment, car ses pupilles étaient larges. Il paraissait impressionné et intimidé par la foule. Il s'agissait là de Laurent Wauquiez.

On ne peut pas l'empêcher

Je décidai désormais d'être de tous les meetings où se trouverai Laurent Wauquiez, et me promis d'être derrière lui "fidèle comme une ombre". Je continuai de travailler au Géant Casino et sans vraiment le faire exprès poussait les employés dans leurs retranchements pour en avoir le cœur net. La Brise de mer, ou plutôt les recrues du nabot, tatoué d'une tortue sur le bras, continuaient d'essayer de me faire peur. Un coup une BMW pourrie avec les vitres teintées qui ralentissait devant moi, un coup un homme qui me frôlait en feignant de me planter un couteau, un coup un pseudo tueur avec une valise à violon et une femme qui s'asseyait devant moi affublé d'un t-shirt à tête de mort. N'ayant plus mes fils et dorénavant ravi d'en finir, je leur tendais la nuque ou tournais la tête en l'attente d'une exécution. Ils essayent encore à ce jour, des années plus tard et ne savent, de toute façon rien faire d'autre. Ces pauvres gens sont de mauvais acteurs pathétiques n'inspirant que la pitié. Nous étions au début de l'année 2016, et l'ancienne ministre de l'Écologie vint faire une réunion publique à laquelle je décidai de me rendre. J'achetais, pour l'occasion, un beau pantalon blanc et mis ma plus belle chemise à col Mao. Il s'agissait de la venue de mon égérie, alors que je prenais toujours pour Arthur Rimbaud, donc il me fallait être bien habillé. Je m'imaginai devenir sa plume, en sachant très bien que c'était impossible, mais j'aimai à l'imaginer. Quand elle perdue la course à la Mairie de Paris, j'enrageai et

maudissais Frédéric son allié du Parti radical. Grâce à lui, elle aurait gagné s'il l'avait soutenue et lui avait donné ses voix, sachant que de toute façon, il ne gagnerait pas, mais préférant faire cavalier seul par orgueil ou je ne sais pour quelle raison. Aujourd'hui encore, il va là où lui semble la soupe meilleure, ne pensant qu'à lui tout en se caressant de sa soit disante loyauté et de sa grandeur. Si vous cherchez une définition du "Centrisme", je vous prierai de regarder à "Opportunisme" dans le dictionnaire.

Je décidais donc de me rendre à cette réunion publique. À mon arrivée, deux hommes d'un certain âge me regardais avec mépris et tout en me regardant l'un des vieux hommes dit à l'autre : "On ne peut pas l'empêcher d'être là...". Quand l'autre, se prenant pour un profiler dit que je n'étais pas beau à voir. Histoire de ne pas me laisser faire, je leur envoyai un langage de mon cru, seul, en râlant, comme je me plais à le faire. À l'intérieur, je fus escorté comme le parrain, par deux anciens avec des montres de luxe. Dont un qui était tourné vers moi tout le long du meeting, au lieu d'être dans le sens de madame la ministre. Elle ne regardait que moi... Avec curiosité, étonnement, mais aussi avec un contentement qui me déstabilisa. Elle était belle comme je l'imaginai. Et encore plus qu'à la télévision. Je n'écoutai quasiment pas son discours, et n'utilisant encore pas cette fois le langage, je déblatérai, je ne sais quoi, tout le long, pour tester mes gardes du corps. Sa voix de crécelle ne me plu pas du tout, mais elle était si belle... À un moment donné, elle s'assit sur sa chaise comme soulagée. Moi, j'étais heureux de cette

visite et certain désormais de la place politico-judiciaire que j'occupais. Je repartis comme un voleur, et comme à chaque meeting où le verre de l'amitié est servi, je ne restai pas, les sourires forcés et les petites tapes commerciales sur l'épaule n'étant pas à mon goût.

La vérité

Donc forcé de déménager afin de pouvoir recevoir mes enfants dans de meilleures conditions, je me retrouvai, conseillé par une soit disante copine, dans un T1 bis au centre de Besançon près de l'université de littérature. Heureux de rejoindre le centre-ville, croyant que c'était un quartier huppé, vous ne me croirez jamais si je vous dis qui habitait dans les deux appartements attenants, dans l'appartement d'en face et dans un appartement au bas de la rue. Hé oui : les pseudos corses d'extrême gauche, leurs pouffiasses se prenant pour les services secrets russes ainsi que deux ou trois clébardes (témoins de Jéhovah) à leur botte. C'est l'endroit précis où, par orgueil encore une fois, ils essaieront de me tuer, au 40 de la rue Megevand. Et ce, le 1er mai 2016 entre une heure et trois heures du matin. L'orgueil fut encore le péché par lequel je découvris qui m'inocula le poison mortel (pour la définition du mot *orgueil* se référer à un chapitre précédent). Je ne citerai pas les noms, seulement les prénoms comme depuis le début de ce récit, cet incident restant non pas à prouver, mais entre eux et moi. Je m'explique :

Le premier jour de mon entrée dans l'appartement, je bu une bouteille de Whisky que je vomis par terre dans le salon le soir venu. Au-dessous de mon appartement, se trouvait un restaurant Thaïlandais. Tout le monde m'entendait. Et ce soir-là au bout la rue, j'entendis : "T'as encore vomi partout ?". Les petits merdeux se prenaient et

se prennent toujours pour des espions de haut vol. Pendant tout le temps de mon occupation sur place, ils m'espionnèrent et me poussèrent à bout, commentant le moindre de mes gestes jusque dans les toilettes. Moi, de mon côté, je poussais à bout mes collègues de boulot et me rendais compte, encore une fois, que je n'avais pas été embauché par hasard. D'abord, j'avais fait sortir de son trou le nabot tatoué de la brise de mer, ensuite Cynthia "Madame mot clef" avec qui je parlais sur le web depuis des années, et leurs sous-fifres les témoins de Jéhovah travaillant pour la majorité au rayon légumes. Tous étaient syndiqués CGT et SUD.

M'étant rendu compte de tout cela, je partais de plus en plus en quenouille, moi étant venu pour travailler. Un samedi après-midi, le 31 mai 2016, alors que j'étais mal et décidant de me faire péter la ruche pour me calmer, je croisais le nabot, accompagné de deux clébards à lui dans la réserve et je lui dis les yeux dans les yeux en passant : "Ce soir, je fais une overdose à ta santé". Comme si cela ne suffisait pas, je venais d'oublier mes clefs sur une chaise dans le vestiaire alors que j'en sortais et que lui y rentrais. J'allais donc chercher un gramme de cocaïne à la citée histoire de me faire un extra. Ils étaient rares mes extras depuis mon stage retour en Gascogne, un par semestre environ, mais ce soir-là, il fut bienvenu pour mes ennemis. Ayant oublié mes clefs, je me retrouvais dehors et n'arrivai pas à défoncer la porte. L'agence immobilière refusa de me donner les clefs, certifiant qu'elle ne les avaient pas. Je décidai donc de monter à la gouttière et de

casser une vitre. Par hasard passait un voisin logé dans une rue perpendiculaire, Maxence, un Corse (encore), qui me proposa de me prêter une échelle alors que je faisais le monte en l'air sur la gouttière. J'acceptai, cassai la vitre et le remerciai avant de me mettre à ma petite cuisine. Je consommais alors mon gramme en une petite demi-heure et m'endormais tranquillement après ma branlette journalière. Alors que je venais de rejoindre les bras de Morphée et que j'étais dans un sommeil profond (moment nécessaire à toute intervention extérieure apparemment), je ne sais par quel miracle je pus m'en extirper, plus ou moins, me voyant nager intérieurement, ma mère me signifiant quelques jours plus tard que c'était impossible. Pendant ma piqûre dans le tendon droit arrière de mon genou, alors que j'étais dans ce sommeil profond, je pus entendre "Moi, je vais lui faire dire la vérité". Le lendemain, je me réveillai comme à mon habitude pour aller travailler, le Casino étant ouvert le 1er mai. J'avais promis à une de mes femmes de ménage de prendre son poste et de lui payer les heures à ma place en échange de services rendus. Je fis douze heures de boulot, seul, un premier mai en ayant offert mes heures à une de mes employés. Et je peux dire que j'en suis fier sachant que le poison que l'on venait de m'inoculer était un sérum de vérité. Il s'agissait là de Belladone. Douze heures de boulot gratuit le premier mai alors que je venais de me faire empoisonner sous le commandement d'un membre de la CGT (un comble pour ceux qui me prenaient pour un cave). Le matin même de ma piqûre, ce dimanche

1^{er} mai, se trouvait en face de moi, à l'arrêt de bus de la place Granvelle, alors que j'attendais le mien pour aller au travail, le fameux Boris et deux amis à lui (une rousse et un frisé, soit deux bonnes têtes de bouffeurs de Coppa). Je ne connaissais pas son visage à l'époque et ne le reconnus pas. Ce matin-là, je ne parlais presque plus et je faisais seulement des gestes comme le ferait un autiste. Je m'en rappelle aujourd'hui, mais sur le moment comment m'en rendre compte ? Mais ce n'était pas lui qui avait essayé de me tuer, malgré qu'il devait s'en réjouir. Quand j'arrivai au travail, toujours en gestes et sans paroles, je me stoppai juste devant un trait STOP au sol, sans vraiment savoir ce que je faisais, et énervé, je m'allumai une cigarette tout en avançant le pied-droit. Sans savoir vraiment pourquoi. Et alors que je rentrai dans l'Hypermarché, je vis le chef boucher (un copain du nabot, lui aussi tatoué) qui ouvra la porte de la boucherie en trombe et dit à ses collègues : "S'il fait ça, c'est qu'il va le buter". Là encore, je compris des choses, mais plus tard en m'en souvenant. Comme pour ma programmation (effective à ce moment précis) une seule chose ne fonctionna pas sur moi après l'injection : "L'amnésie". Je fis ma journée de boulot (Gratuite de douze heures... Oui, on a bien compris que je suis de droite.), et les trois jours qui suivirent, je m'enfermai dans mon appartement sans laisser passer la lumière du jour, sans manger ni boire, et me laissa mourir après avoir fait une grosse crise de paranoïa. Grâce au ciel, le voisin du dessus : Vincent, un rital, vint me tirer de mon sommeil artificiel et m'invita à faire une partie de

pétanque. J'allai acheter une bouteille de Whisky et en bu la moitié pendant notre partie. En même temps, mon patron m'appela pour me demander ce qui m'était arrivé et n'ayant pas encore compris, je lui dis : "J'avais la pécole... C'est la peau du cul qui se décolle." Il ne me demanda pas plus d'explication, rigola et me laissa ces trois jours de congé sans solde. Je le soupçonne aujourd'hui d'avoir été au courant du méfait qui venait de se produire. En effet, je le savais très proche du directeur du Casino pour lequel nous sous-traitions et les avaient vu se parler avec les yeux et se comprendre sans un mot. Je reprenais alors mon poste, tandis que le directeur du Casino, inquiet, dit un jour en parlant de moi : "Je ne peux pas gérer ça" (tu m'étonnes, quand on connaît les symptômes liés à la Belladone).

Pendant des semaines, je gardais une forte odeur d'amande grillée dans le nez, et utilisant Doctissimo et Wikipédia tout en m'auto-analysant je n'eus pas de mal à diagnostiquer mon problème. Ma mère fut d'une grande utilité aussi, et je l'appelais souvent pour sonder ses connaissances d'infirmière militaire.

Plus tard, alors que j'étais à la fenêtre de mon appartement, je vis un bonhomme roux, les cheveux au carré, passé juste en bas de chez moi en rasant les murs. Il portait sur le bras droit un tatouage identique à celui du nabot et il monta dans un appartement au bas de la rue. Curieux, je décidai de descendre, histoire de pousser un peu pour avoir des informations. Je me mis juste en bas de la fenêtre de

l'appartement dans lequel il venait de monter. Et j'entendis quelqu'un se moquer de lui en disant : "vas-y là", quand un homme me passa à côté en disant : "Houla, ça ne sent pas bon!". Je remontais chez moi. Pendant des semaines, je mangeais comme un cochon des tas de hamburgers, buvait deux à trois litres de rouge, fumais des joints du matin au soir et me branlait plusieurs fois pas jour sans vraiment m'en rendre compte. Sûrement la recette de ma survie. Je pétai les plombs aussi, criais, cassais tout chez-moi et écrivais mon recueil préféré : "Archives" (placement de produit gratuit). J'essayai d'aller faire des analyses, mais le laboratoire m'en dissuada, m'affirmant qu'il fallait aller en clinique et que cela serai compliqué. Et alors que je ne savais toujours pas qui avait essayé de me tuer, un matin au boulot, un intérimaire se trouva là, sosie exact du roux que j'avais vu passer en bas de chez moi. Il frimait, se marrait et avait mis des manches longues et serrées. Je me posai alors des questions. Un autre jour, je vis un autre roux aux cheveux au carré, presque identique mais plus petit, rentrer dans la pizzeria en face de chez moi en me faisant un sourire. Et alors que j'allais faire des courses, en passant devant la caserne et tandis que des militaires traversaient la rue, l'un d'eux se pencha vers moi quand je passais et me dis : "Ce n'est pas grave !". Comme pour me donner un certain aval. C'est là qu'un grand roux avec une tête de Russe aux cheveux coupé au carré me passa à côté à toute vitesse, venant du bout de la rue, et feignant de rejoindre la gare. C'est là que je compris. Je retournais

alors dans le couloir de l'appartement où j'avais vu rentrer le premier roux et pu voir un nom corse sur une boîte aux lettres. Il se prénomma Boris lui aussi. Je décidai alors d'aller voir son Facebook et pu y découvrir : son nom, prénom, ses passions, son lieu de travail ainsi que la photo de sa petite amie. Merci l'orgueil de ces imbéciles et merci l'armée.

Une fois pas mois je me rendais dans les hôtels première classe et Kyriad de la capitale des Vosges afin de voir mes fils et, à chaque fois, je vous laisse deviner qui se trouvaient dans la chambre attenante. (précision extra-romancière à but de circonstance atténuante en cas de conflit mortuaire)

Un jour d'été, deux ou trois mois après l'injection, alors que j'étais toujours à fond de poison, mon premier amour (de la famille dans laquelle j'avais été programmé) me joignait par téléphone, sachant sûrement ce qui m'étais arrivé. Elle me dit : "Là, je vais leurs faire mal" et par suite énonça le mot clef : "*T'es tombée ma pupuce ?*". Sur le moment, je ne compris pas et en cette seconde précise je devenu hors de moi. Je fut comme transformé, prêt à tuer et faisant des choses indépendantes de ma volonté. Même au travail, je faisais des choses bizarres, soit ce que moi j'appelle "la marche". Je faisais des pas distordus, un coup rapide, un coup lent, m'arrêtant et repartant. J'appris plus tard par des frères musulmans, à travers les murs d'un hôtel, qu'eux s'en

servaient pour poser des bombes. Moi, après du temps, et étude de moi-même, je déduis que cela devait être bien pratique pour éviter des sniper ou atteindre quelqu'un sans qu'il ne s'y attende. Mais je ne m'en rendais pas compte sur le moment. C'était le programme MK-Ultra, mais sans l'amnésie. Je compris également plus tard que ce mot clef était destiné à Cynthia. En effet, je l'avais sur le dos depuis des années sur le web, elle m'interrogeait constamment et essaya de se servir de ces connaissances contre moi. Cette fille de mafieux me collait au train alors que mon premier amour, qui m'avait programmé, m'appelait "Chat minou" de nom d'amoureux. La pupuce, chat minou, sur mon dos... Logique donc. Et elle était tout le temps chez les voisins d'en face. Nous parlions à distance comme avec les autres pingouins de la Brise. Un après-midi, après avoir passé 24 heures à leur casser les couilles avec un comique de répétition, elle craqua. Pendant un jour et une nuit, je les saoulai avec un sketch, répétant toujours les deux mêmes phrases, quelque chose comme : "penses-tu ! Site noir, Interpol façon boucher !" ... Mais de façon différente à chaque fois. C'est là que j'appris ce que je voulais savoir. À bout de nerfs au bout de 24 heures, elle m'envoya, depuis l'autre côté de la rue : "Tu sais, c'est violent la politique Sélim !" J'aurais aimé avoir un micro enregistreur à ce moment précis. (Vous en connaissez beaucoup des "Sélim" vous ?) Je ne m'y attendais pas. J'aurais pu tout imaginer : la justice comme Interpol ou la DGSE, mon oncle Daniel et ses jeux d'homme d'affaires, mon père et

ses histoires de pègre ou n'importe quoi d'autre, surtout avec des faits si graves. Mais même en étant déjà fasciné par Nicolas Sarkozy, moi qui ne votais pas et qui voulais devenir directeur d'agence à l'époque où je les avais connus, la politique, je ne m'y attendais pas. C'est là encore une fois que je compris. Et en refaisant toute la chronologie, j'établis une théorie :

Alors d'après eux :

- _ ils avaient menacé mes enfants pour jouer
 - _ ils avaient essayé de me tuer sans faire exprès
 - _ ils m'empêchaient de travailler pour m'avoir avec eux
 - _ le mot clef, c'était pour leur montrer et les impressionner
 - _ "la politique" elle ne savait pas pourquoi elle avait dit ça
- Et moi, l'ancien président, je me l'étais inventé.

Mais d'après moi :

- _ on avait essayé de me tuer
- _ on avait menacé mes enfants de mort
- _ on m'empêchait de travailler
- _ je n'étais au courant de rien avant d'arriver (la fleur au fusil) j'adorais les gens qui me tordaient avant de m'en rendre compte.
- _ eux m'avaient appris la raison réelle que je n'aurai même pas pu imaginer
- _ j'avais subi un programme, inventé par la CIA, pour cette raison 15 ans avant les faits.
- _ le royaume des témoins de Jéhovah avait sauté en 2012 en corse.

_ Cynthia, madame “mot clef” m’avait accroché sur le net 2 mois avant l’élection.

Voilà ma théorie : la Brise de mer s’est servie de l’explosion du royaume en Corse, avant l’élection, pour menacer les témoins et les faire voter ou alors leur a promis une contre partie. Un million de personnes sur 35 millions de votants ça fait 3,5 pour-cent (sacré réseau !). Soit, le pourcentage exact qui fit gagner le nouveau président alors que personne ne s’y attendais, c’est très plausible. Seulement ces sales clébardes de merde ne le diront pas. Sachant aussi qu’ils se réunissent tous, une fois par an dans une assemblée générale et qu’ils font tout ce que leur disent leurs maîtres. Le but : le pouvoir. Je me rappelle aussi que le chef de l’extrême gauche et le chef de la gauche fraîchement élu se prenaient dans les bras à la victoire. Mon affection pour l’ancien président peut sûrement m’induire en erreur, seulement, la première chose que l’on m’a apprise pendant l’hypnose, c’est : “Quand il y a un doute, il n’y a pas de doute”. En tout cas à ce jour, malgré ces spéculations, et suite aux faits établis, j’ai la certitude et peux affirmer que :
_ toute cette histoire est politique et que ayant subi ce que l’on m’a fait subir, de mon côté comme de l’autre, cela doit être grave. Pour le reste... Sachez que suite à tout ces incidents, j’ai pris une licence de tir et que je suis passionné de Ball-trap. Mon premier fusil acquit m’a été confisqué et le second je m’en suis débarrassé. N’oubliant

pas que la deuxième chose que l'on m'a inculqué durant ma période d'hypnose est : "Qué séra séra".

À deux doigts

À présent passé sur ces histoires de saucisson d'âne, retour vers le futur. Presque un an passait jusqu'à mon prochain espoir. Pourtant, concernant "*l'espoir*", mes deux citations préférées sont : "L'espoir est une vertu d'esclave" (Albert Camus) et "Espérer, c'est tendre la joue pour que la claque arrive" (Furax). Je déchirai ma carte du parti après la défaite de l'ancien président aux primaires de la droite. Mais je me ravisai vite, fort de mes ambitions. Une fatwa ayant été ordonnée par l'état islamique à l'encontre des hommes politiques Français, et notre candidat étant le plus menacé de tous, celui-ci me fit un signe de la main au dernier débat télévisé de la présidentielle. Désormais certain de la place que j'occupais au sein du parti, je savais que ce signe m'était destiné. Un signe à deux doigts, formant un flingue sur son menton et du coup, moi, à deux doigts d'atteindre mon objectif : devenir la main noire du président de la République. À défaut de ne pouvoir rejoindre, pour l'instant, la CIA. Je rejoignais le meeting de celui-ci, porte de Versailles et eus confirmation de ma certitude. En descendant du bus de la fédération qui nous menait à Paris, un gendarme en faction me fit un signe de la tête comme pour me remercier. Et nous venions de passer devant le ministère de la Défense que le

responsable de la fédération nous avais présenté tout en me regardant. Avançant avec les militants vers l'entrée du meeting, un homme m'arrêta devant une caméra qui filmait, il se pencha devant moi et me pénétra les yeux faisant fit de demander sa route. Je supposais que c'était encore la DGSI, et me doutait que dorénavant, ils seraient présents sur ma route à chacun de mes voyages à Paris. Comme j'avais pu le lire, au même titre que la DST ou la DCRI, plus qu'un service de renseignements, ce service est une police politique. L'agent de sécurité qui nous fouillait à l'entrée me remercia directement de vive voix tandis qu'il ne me contrôlais que très peu. Une fois assis à ma place, et le meeting commençant, un homme, sûrement envoyé par le candidat, monta sur la scène et me fit un signe de tête en me regardant droit dans les yeux, comme pour confirmer la confiance qui venait de m'être faite. À mes côtés, se trouvait un sénateur, derrière moi un Italien, sur ma gauche un Asiatique et devant moi un Corse. Tous tendaient l'oreille pendant la réunion. Cette fois, j'utilisai le langage, à la seconde, et impressionnais le sénateur qui se trouvait à mes côtés.

Le jour du résultat des votes, je me mis en colère seul chez-moi, déçu et accusant le ciel et la terre de cette infamie. Après la perte de la mairie de Paris, après la perte de l'ancien président à la primaire, cette élection me semblait injuste après tout ce que je venais de traverser. Mais je ne crus pas, cette fois, à une magouille. Sachant que la réelle raison de la victoire du nouveau président était due à un concours de

circonstances : les primaires ouvertes. Aujourd'hui, je me dis que ce n'est pas un mal, le candidat de notre parti étant à mes yeux un félon qui avait essayé d'assassiner politiquement Nicolas Sarkozy, celui qui avait fait de lui son Premier ministre durant cinq ans. La loyauté étant toujours pour moi un gage de qualité. Mais toutes ambition et détermination se faisant, je lui aurai quand même juré fidélité. Par la suite, je pris mon mal en patience. Et continua mon petit bonhomme de chemin, gardant toujours dans un coin de ma tête "le gigantesque" (Laurent Wauquiez) que je me félicitais d'avoir découvert à un moment où personne n'y prêtait attention.

L'art et le métier

Un trimestre écoulé, une réunion de soutien fut organisée par le Maire de Troyes à une centaine de mètres de chez moi. Il était venu soutenir le candidat aux législatives. Je m'y rendais par curiosité. Je me mis en terrasse, au soleil et commandais un Picon bière. Lors de mon emploi pour la société de Longjumeau, un chef de mon entreprise m'avait suggéré de prêter attention à la ville de Troyes. Sur un voyage retour, je pus en retenir ceci : "L'art et le métier", inscrit sur un panneau de l'autoroute au passage de la ville.

Le maire arriva au café pour la réunion et fut accueilli comme une star par les militants, avec selfies, applaudissements et auto-graphes. Excepté ses chaussures usées et le fait qu'il portait toujours le même costume qu'à chacune de ses apparitions, je le trouvai présidentiable, et lui portait la solennité d'un Chirac, en plus d'une voix monocorde et enjôleuse. Mais en discutant avec des militants, je compris qu'il ne souhaitait pas se présenter aux responsabilités. À son arrivé, deux hommes l'escortaient. D'abord, une sorte de garde du corps avec oreillette et lunettes noires, abîmé par l'alcool et le ventre bedonnant. Et un deuxième, dans un costume bleu que je jalousai et dont le regard ne me donnait pas envie de connaître son passé et ses fantasmes. Tout deux avaient l'air de vieux mafieux Marseillais plutôt que de gardes du corps. Le second m'ayant repéré sur la terrasse, il se mit juste derrière ma chaise en attendant que le maire pénètre

le troquet et je peux dire que j'en fus flatté. Il ne me lâcha pas de toute la réunion. Une fois à l'intérieur, un des organisateurs commanda à boire pour tout le monde, et je me fis un plaisir de lui montrer que je savais boire. Et comme à mon habitude, je me mis en position de repos militaire tandis que le maire faisant son éloquution. Les deux mains croisées dans le dos, je lui montrai également les scarifications sur mes bras, alors qu'un jeune du parti lui expliqua doucement qui j'étais et ce que je faisais là. Rassuré, il me regardait ensuite avec curiosité et je me fis une joie de lui montrer que je savais parler... C'est là que je compris comment ils procédaient pour organiser la sécurité des hommes politiques. Ces deux bestioles n'avaient rien d'officiels et je les soupçonnais d'être armés. Je décidai que désormais, je ferai pareil pour celui que j'avais repéré, quand bien même il n'aurait pas d'ambitions futures.

Le geste à la parole

Octobre 2017 touchait à sa fin et l'instant fut propice aux pensées qui me traversaient en me rasant le matin. Laurent Wauquiez vint faire une réunion publique sur les terres d'Annie l'ancienne mairesse de Morteau, et aussi celle qu'il désignera comme une de ses lieutenants la plus proche. Ravi, je décidai de m'y rendre afin d'y prendre la température et de voir si mes ambitions étaient légitimes. La réunion se trouvait à Miserey-Salines dans un village excentré de la ville. Comme d'habitude sans le sou, sans véhicule, mais déterminé, je décidai de m'y rendre coûte que coûte (comme m'avait appris la DGSE, 8 ans plus tôt, les agents pour la plupart ont rarement un euro pour se payer un café). Les transports en commun ne desservant pas cette campagne éloignée, je parcourus 5 kilomètres à pieds à l'allée, le bus m'ayant déposé dans la zone industrielle la plus proche. Et je savais qu'il m'en attendait le double pour le retour jusqu'à chez moi, la réunion étant programmée à 19 h 30 et les transports ne travaillaient plus après cette heure. Une fois arrivé sur place, je pus remarquer que sa garde rapprochée n'était pas de toute jeunesse et qu'à mon grand étonnement, j'étais attendu. Un des anciens qui faisait la sécurité (sûrement des viocs du Service d'Action Civique) me faisait signe, avec des gestes, de rester vigilant et de surveiller le parking. Ce que je fis avec plaisir. Les militants arrivaient les uns après les autres bras dessus dessous avec maman, la plupart arborant la

cinquantaine bien tassée. Deux ou trois JUMP (Jeunesse UMP) étaient là également et alors que je scrutais le moindre regard qui pénétrait la salle des fêtes, je crus pouvoir me faire ramener par l'un des JUMP. Il me le promit, mais se désista au dernier moment. En effet, le sénateur de Haute-Saône était présent lui aussi et me réservait un chien de sa chienne. Connaissant les chefs comme je les connais cela ne m'étonna pas. Il arriva au pas de course et en rigolant comme un sale gamin, ne prêta pas attention à ma présence et me snoba royalement. Il avait dû lui venir aux oreilles que j'insultai son espionne de fille à qui voulait bien l'entendre. Moi ne regrettant rien puisque les espions me donnent envie de vomir et les espionnes la diarrhée. Sachant sûrement que j'étais venu à pieds, je le vis faire le tour de tout les jeunes militants et le soupçonne de leurs avoir dit de me laisser en galère. Il passait de l'un à l'autre, il rigolait à pleine bouche, faisait comme s'il était le roi de la soirée et ne resta même pas pour la réunion. Je le soupçonnais alors d'avoir pris de la cocaïne et d'être à moitié trépané du sifflet. Il me fit un signe de tête tout en rigolant, en sortant pour repartir, puis sa femme lui dit juste avant de monter dans la voiture : "J'ai un truc pour ta fille". Cela m'importait peu et j'attendais avec impatience Laurent Wauquiez. Quand il arriva, il dit avec le langage : "C'est adorable d'être là". N'étant pas certain que cela m'était destiné, je me plaisais à le croire. Pendant son discours il ne cessa de me regarder, moi, durant toute la réunion, à mon grand étonnement, comme l'avait faite l'ancienne ministre de

l'Écologie. Il joint même le geste à la parole afin de me faire comprendre des choses. J'étais sur un petit nuage. Sur la fin de son discours, il parla de son engagement pour l'Autisme et plongeant son regard dans le mien avec insistance nous faillîmes pleurer tout les deux. (et ne me demandez pas pourquoi je ne sais et ne veux le savoir.) Je quittai la salle avant tout le monde afin de ne pas être forcé au verre de l'amitié, sachant qu'une longue route m'attendais. Je fis les 10 km en un peu plus de deux heures m'étant perdu dans la campagne noire. Mais désormais certain de cet autre chemin que je venais de tracer sur ma "carte", je me foutais du reste.

En passant devant Bercy

Il me fallu 8 heures de trains pour rejoindre le conseil national du 27 janvier 2018. En passant par Dijon, le billet étant moins cher. N'ayant pas le choix du retour en une heure tardive, celui-ci se fera en 2 heures grâce au TGV sans escale. Comme j'avais décidé, je serai maintenant, au maximum de mes possibilités, de tous les colloques de Laurent Wauquiez.

Désormais titulaire de la licence de tir, et n'ayant pas encore découvert les sites adéquats du Darknet pour me procurer une arme de poing plus discrète, je laissai mon fusil de chasse à mon domicile et le réservais pour un prochain voyage.

M'estimant constamment espionné, et plus souvent à raison qu'à tort, je faisais exprès d'organiser mon périple en ligne et comme je l'avais prévu, mon voyage fut encadré par toutes sortes de personnages. D'un basané que je devinais terroriste jusqu'à des policiers qui semblaient me connaître, en passant par des témoins de Jéhovah. Une fois arrivé à la capitale (soit le bout du monde pour le Gascon que je suis) je me perdais comme à mon habitude et décidai de parcourir le reste de ma route à pieds, ayant le métro en horreur phobique. J'avais mis ma plus belle chemise, mon plus beau manteau et m'estimant observé, je mis mes gants de cuir noirs en passant devant Bercy (l'endroit précis où trônait Nicolas Sarkozy comme ministre des Finances quand j'en tombai amoureux des années auparavant).

Et un peu plus loin, encore une fois ne sachant pourquoi, au milieu de la foule parisienne qui se pressait, je m'arrêtai sur un homme lambda, qui observait les passants avec de petits yeux marqués par l'alcool. Quelques pas plus loin, je me retournai sur lui au moment même où il m'observait. Pour être certain de mes soupçons je dis tout fort, comme faisant semblant de parler à un micro : "Tiens la DGSI !". Mon pari fut gagné, car en arrivant devant la salle du meeting, plusieurs policiers passèrent à moto et ils me regardaient d'un air impressionnés, quand l'un d'eux me fit un signe de la bouche en soufflant pour me signifier qu'ils étaient époustouflés.

Entre les CRS, les vigiles, les Corses fidèles de Nicolas Sarkozy, les anciens du SAC et moi-même, le meeting fut bien encadré. Une fois rentrés dans la salle, mes yeux se promenaient, partants des nichons de Nadine jusqu'aux jambes de Valérie. Édouard Balladur se trouvait présent, étant venu apporter son soutien au nouveau chef du parti. Et je ne saurai dire pourquoi, le sénateur de Haute-Saône se trouvait là, juste sous mes yeux aux côtés des autres cadres, mais je ne le vis pas. Je ne me rendis compte que plus tard sur Internet qu'il était présent (comme une sorte de rejet vous dirai un psychiatre).

Laurent Wauquiez entama son discours, et il vint le moment où il dit une phrase "clef" qui me concernait, une phrase comportant le mot *Épauler*. Phrase qui était sortie de ma bouche sans que je comprenne pourquoi, à l'époque où j'étais en pleine montée de Sérums de vérité et ce plus d'un an et demi avant. Je restai sur le cul, ne comprenant

pas comment il avait pu la savoir, étant donné que j'avais dit ça au travail pendant que je brossais le sol de la charcuterie du supermarché et tandis que le contexte ne s'y prêtait pas. Quand il dit cette phrase "clef", une des jeunes cadres qui se trouvait sur la scène me regarda et me confirma d'un signe de tête que cela m'était bien adressé. Je me dis alors qu'elle ne devait pas être la seule cadre du parti au courant et qu'il venait de me faire confiance, au grand jour, devant les siens et les caméras... Moi qui avais été manipulé depuis ma tendre enfance... Moi qui me félicitais de l'avoir repéré, lui... Moi qui avais été programmé pour le sacrifice sans qu'on m'en ait prévenu, ce jour-là je faisais enfin moi-même mon choix. C'est alors que je décidai de lui prêter allégeance et qu'à l'avenir, il passerait en priorité sur le moindre de mes pas parcourant les chemins. Primant sur mes ambitions internationales, même s'il redevenait simple militant, même s'il en revenait à tracter dans les boîtes aux lettres, même s'il venait passer le balai avec moi.

Je regagnais ensuite mon TGV pour rejoindre mes appartements, ayant découvert sur le chemin de la gare, avec stupéfaction, que si loin de l'océan, il y avait des mouettes à Paris.

Le central

Depuis mon nouveau logement se trouvant à peine à 8 kilomètres de mes enfants, je passais chaque jour plusieurs dizaines de minutes à parcourir les commentaires sous les statuts de Laurent Wauquiez. Depuis qu'il avait été élu Président du parti, les passions se déchaînaient sur les réseaux sociaux. De moqueries en menaces de mort, je m'arrêtais sur les phrases à double sens et les images rhétoriques afin de dénicher le client. Rhétorique identique à celle que moi, j'employais. Je ne prêtais guère attention aux différents GIF moqueurs, qui pour la plupart me faisaient rire (la liberté d'expression étant un gage de liberté de notre pays) mais me focalisait sur les langages ambigus. Je créais alors un faux profil satirique, mais explicite, qui informait le nuisible de mon appartenance et de ma passion pour le tir. Ne dénigrant pas le bon travail fait par les autorités en terme de sécurité, je leur regrettais de ne pouvoir agir avant catastrophe. Je décidai alors de me rendre encore une fois à Paris, profitant de mon dernier mois de chômage. J'y renouvellerai ma cotisation au parti et en profiterai pour me promener, moi qui ne connaissais pas grand chose de la Capitale.

Comme à chacun de mes voyages, et après avoir provoqué les détracteurs sur le net, j'organisais mon voyage, en ligne, au vu du moindre pseudo-espion ayant pu avoir téléchargé un logiciel gratuit sur Google. Je disposais mon fusil de chasse dans son étui en plastique, y mettais deux

boîtes de cartouches à gros gibiers et prenais le bus, le train et le métro pour Paname. Encore une fois, je ne me trompai pas sur mes suspicions. J'étais attendu à mon arrivée. Depuis la gare de l'est, jusque dans le métro, même dans le bus ainsi que dans la chambre au-dessus de la mienne. Soit, plus d'une dizaines de personnes concernées. Une chambre dans le treizième arrondissement m'attendait. L'hôtel Tolbiac pour être précis. Hôtel que j'avais choisi à cause du prix. Très discret avec ma mallette à fusil, et manquant de tomber dans les portiques du métro me prenant les pieds dedans, les gens qui m'attendaient n'eurent aucun doute sur ma détermination. Je m'étais bien habillé pour l'occasion, espérant que ma mallette estampillée à la marque de fournitures de Ball-trap passerait pour un étui à saxophone. Une fois arrivé à l'hôtel, j'ouvris en grand les rideaux de la chambre afin que l'on puisse me voir depuis dehors, je montais et chargeais mon fusil juste devant la fenêtre avant de le mettre dans un coin à côté de mon lit. Cette chambre exigüe ne possédait ni douche ni télévision, mais ne me coûta qu'une trentaine d'euros. Je décidai ensuite d'aller montrer ma trogne aux concernés dans les rues de ce quartier chinois et de m'y restaurer. Je me retrouvai, après dix minutes de marche, au milieu du Boulevard Auriol. Boulevard dont la réputation n'était plus à faire suite à un incendie meurtrier qu'un rappeur avait chanté. Je m'arrêtais alors dans un troquet, "Le comptoir", histoire de me désaltérer. Je me mettais contre la vitre côté rue et j'engloutis un Picon bière, cul-sec.

Un client dit à ce moment précis : “Houla ça doit faire mal ça !”. J’en commandais un deuxième et ne le bue qu’en trois fois. Je regagnais la place d’Italie et décidai de me faire plaisir. J’aperçus un restaurant Français où j’aurais bien aimé manger un steak, mais phobique de la foule et celui-ci rempli jusqu’à la porte, j’allais m’asseoir dans un restaurant italien attenant qui était presque vide. Je pris une assiette de Jambon de Parme et un demi-litre de Picon bière. Dans le restaurant, des ritals que je ne connaissais pas me saluait de la tête, ainsi que des passants. Je rejoignais ensuite ma chambre, insultais les deux ou trois trous du cul militants d’extrême gauche qui parlaient de moi à travers les murs et m’endormis avec mon fusil. Le matin, je me réveillais sur les coups de six heures et pu me rendre compte du locataire à côté de ma chambre et me rendre compte que je ne m’étais pas trompé, vu la dégaine du gugus. Je décidai de boire un café en terrasse du bar d’en bas. Ce café se nommait “Le central” et j’en étais ravi, histoire de faire référence à la Centrale d’Intelligence pour les merdeux qui m’observaient. Je me mis en terrasse, malgré le froid, en buvant mon café au lait. Un homme s’approcha alors de moi. C’était une sorte de va-nu-pieds avec les dents pourris qui me taxa une clope et entama la conversation. Je compris vite qu’il s’agissait là encore de la DGSI tandis qu’il me demandait mon avis sur la hausse de la TVA. Je lui répondis que je la préférais à la hausse de la CSG. Il se trahit plusieurs fois dans son discours, mais je ne saurai pas dire sur quel sujet, ma mémoire étant imbibée au moment des faits. Je bu un

second café au lait et décida de partir. Je rangeais mon arme dans son étui, me rhabillai de ma plus belle parure pour me rendre au métro le plus proche. Je pris sur moi pour pénétrer ce transport en commun. Nous étions à l'heure de pointe et il me fallu même prendre une correspondance pour atteindre la rue Vaugirard. L'horreur... Je retenu ma respiration au mieux que je pouvais, détestant la foule et surtout que l'on me touche. Une fois libéré de mes chaînes, je me rendis au 238 de la rue Vaugirard, toujours avec ma mallette, mais je me perdais encore une fois et m'arrêtai dans un café près du quartier des affaires (à la défense). Celui-ci se nommait "Le central" également. Me sachant surveillé par les uns et les autres, au moins le message était clair.

Je me rendais ensuite devant le ministère de l'Agriculture, à côté du parti, pour boire encore un café au lait. En effet, à la différence de nos campagnes, le bobo parisien ne boit pas d'alcool avant 11 heures et ils n'en servent pas dans les bars avant cette heure-là. En face, j'entendais, derrière les fenêtres du ministère, des grognasses parlant de moi et me traitant d'obsédé alors que je reluquais le moindre cul qui passait. Je rejoignis ensuite le siège du parti, toujours avec ma mallette, renouvelai ma cotisation et reparti prendre mon courage à deux mains afin d'atteindre la gare en métro. Une fois ma respiration retrouvée, je me faisais encore remarqué dans le Bar en face de la Gare de l'Est. Toujours discret avec ma mallette, je commandais au comptoir un Picon bière, le pris et me mis en terrasse. Je ne savais pas qu'à Paris le prix est différent suivant si l'on se

dispose à l'intérieur ou à l'extérieur. Je me fis rappeler à l'ordre et re rentraï tandis que le Barman, d'origine maghrébine, adorable et avenant, faisait le show et semblait être un monument de l'endroit. Tout le monde le connaissait, presque chaque client qu'il enjouait de son rôle moi y compris. Alors que j'étais seul au comptoir, je fus vite rejoint par plusieurs personnes, et en les entendants parler, je compris qu'ils étaient là pour moi. (encore eux...). Plus encadré que le Parrain, je les snobais et repartais enfin vers mon TGV pour me rentrer. Mon escapade aurait pu m'être préjudiciable, malgré qu'avec la licence et l'arme démontée, j'étais dans la légalité. En attendant, depuis ce jour, plus aucun tweetos n'a menacé de mort, directement ou indirectement, Laurent Wauquiez et sa famille... Et dans le cas contraire, il n'aurait qu'un geste à me faire.

Le comble du fantasme

Le printemps de l'année 2018 fut bénéfique pour mes déplacements. En effet, un ami de vingt ans, de ma région, m'offrit une voiture dont il ne se servait plus. Je descendis dans un "bus à Macron" pour le récupérer et je m'en amusais, excepté le voyage, qui lui, ne m'amusa pas. Ces transports qui me semblaient une bonne création pour ceux qui pouvaient en avoir la nécessité, je pus remarquer que leurs bas prix était à l'image de leur prestation, et je me demandai si les vieux tchou-tchou bondés du Bangladesh n'était pas plus agréables.

Et encore une fois, je passais mon expédition sous bonne escorte... Je passais ensuite deux jours chez mon généreux copain et repartais pour douze heures de route après avoir fait un détour chez ma mère dans les Pyrénées.

Sur le chemin du retour, je fis une escale par le Puy-en-Velay afin de repérer les lieux et de connaître, ne serait ce que de visu, cette ville à laquelle mon donneur d'ordre tient tant. La chaleur du mois de mai et les rues abruptes de cette ville m'obligèrent à m'arrêter plusieurs fois en terrasse de café. Je découvris la Cathédrale majestueuse, et non loin de là, dans des rues escarpés et en escaliers, l'école de ses enfants. Sachant ses multiples déboires avec les Syndicats de l'endroit et surtout les miens en d'autres endroits, je repérai aussi l'adresse de la permanence de la CGT. Encore une fois, même dans cette ville que je découvrais, certains semblaient me connaître, et j'étais fier de leur montrer que je ne plaisantais pas, que je buvais

comme un homme et que je possédais le langage. Je ne laissais rien au hasard, jusqu'à l'intitulé du pain "de Saint-Jean" que je commandais à la boulangerie alors que derrière, un homme observait le moindre de mes gestes. Je pris le risque de repartir "plein comme un boudin", mais c'était pour la bonne cause. Je rentrais alors chez moi, content de n'être plus dépendant des transports en commun, moi qui n'avait plus conduit depuis 5 ans en arrière.

Le mois suivant, un meeting de Sens Commun fut organisé à Lyon, où Laurent Wauquiez devait s'y exprimer. Je m'y rendais en voiture, tout content et habillé encore de ma plus belle chemise grise et d'un pantalon blanc. Une fois sur place, je m'assis en terrasse d'une boulangerie juste à côté d'une table où se trouvait des journalistes de la télévision qui attendaient le début du meeting. Je buvais toujours comme un cow-boy et me renversait la moitié d'une bière sur le pantalon. Et je laissais, sans faire exprès ou presque, mon porte-carte ouvert sur la table avec, au vu de tous, ma carte du parti et ma licence de tir. Je pénétrai ensuite la cour du meeting après m'être fait expliquer le chemin à suivre, mais comme d'habitude, je me trompais de porte et me perdais avant de me raviser.

Bizarrement et à mon grand étonnement je me sentis mieux accueilli que dans n'importe quel meeting que j'avais pu faire, et contrairement à ce que j'aurai pu croire l'on ne me faisait pas ressentir que j'étais un intrus. Une journaliste de Radio Classique failli m'interviewer, puis

changea d'avis au dernier moment pour interroger une vieille dame à mes côtés. Et Alors que j'étais assis à attendre Laurent Wauquiez, juste derrière moi deux femmes parlaient dont l'une d'entre elle se présenta, tout fort pour que j'entende et pour voir ma réaction, comme une journaliste de Mediapart. Évidemment, je me retournai et la regardai méchamment étant donné que c'est ce qu'elle attendait et que je voulais lui faire ce plaisir. Quelques minutes plus tard, elle repassait devant moi en se protégeant avec le bras (geste significatif que pourrait sans doute expliquer un psychologue et un marabout).

C'est alors qu'arriva Laurence, une des responsables de Sens Commun, qui elle aussi semblait me connaître. Alors que j'étais assis correctement les mains sur les genoux, tiré à quatre épingles et que je regardais de tous côtés pour voir si l'on ne m'observait pas trop, je pus apercevoir ses dessous dépasser de son pantalon alors qu'elle se penchait. Je me remémorais la scène plus tard et me disais que c'était le comble du fantasme.

Laurent Wauquiez arriva ensuite, toutes les caméras étaient derrière nous, et comme à chaque fois, je me mis au garde-à-vous sur son passage, puis au repos avant de m'asseoir. Après les différents protagonistes, il fit son discours et pendant celui-ci nous pûmes nous mettre d'accord sur les gestes que désormais nous nous ferions. Je le fit exprès nous sachant filmés. Le meeting se termina, je me mis juste derrière lui pour sa sortie, l'attendais dehors et lui fit un dernier geste au passage de sa voiture. Geste

qu'il m'avait fait depuis une émission sur France 5 et qu'il compris très bien, alors que personne ne nous voyait plus.

À la table de la Haute-Loire

Désormais établis et reconnu dans son fauteuil de président du parti, la montée du Mont Mézenc 2018 organisée par Laurent Wauquiez fut différente des précédentes. Je me fis un honneur d'y participer, sachant l'importance que cette manifestation représentait pour lui. Encore une fois perdu en route, il me fallu six bonnes heures pour rallier l'endroit. De petites routes départementales terminaient le chemin jusqu'à ces splendides plaines. J'engloutis un flash d'Armagnac sur la route pour me donner du courage sachant la foule qui se trouvait là-bas, ainsi qu'un Picon bière en terrasse juste avant d'arriver. J'étais déjà rond comme une boule en arrivant sur place.

Aucun nuage ne gênait le soleil radieux, mais un vent glacial nous refroidissait les os. Je ne fus pas surpris d'être salué par les gendarmes qui, encore une fois, semblaient me connaître. Je rejoignais l'entrée du chapiteau et me postais dans un coin afin de scruter les regards en attendant mon ambitieux d'un mètre quatre-vingt-onze. Je fus vite reconnu par les cadres du parti. La porte-parole Laurence Saillet me fit un sourire tandis que le jeune loup Aurane Reihanian camouflait ses dents acérées pour me scruter avec un étonnement mêlé d'amusement. Ce

président des jeunes républicains me fascinait par son sens de la communication et sa détermination, reconnaissable entre tous avec sa manière publicitaire.

Laurent Wauquiez arriva enfin, avec maman à ses côtés façon tableau familial pour les caméras. Toutes les télévisions étaient là. Comme à l'accoutumé, je me mis au garde-à-vous sur son passage, ferma la marche et le groupe qui l'entourait, bien face aux caméras dans le cas où des profileurs se trouvaient devant leur poste. Ensuite, je me mis dans la queue pour aller déjeuner, dans laquelle je discutais avec une dame âgée parmi les nombreuses fans hystériques de Nicolas Sarkozy (pire que celles de Franck Mickaël) au même titre que moi ou 70 % des militants du parti. Les places à tables n'étaient pas nominatives et je me retrouvai au hasard à la table de la Haute-Loire, au milieu d'agriculteurs d'un certain âge. Le repas fut cordial. Des lentilles étaient au menu bien évidemment, et la première bouteille de vin à partager en six personnes fut vite suivie par d'autres à la main lourde des anciens. Déjà bien éméché, je ne cessai de parlementer avec eux tout au long du repas. Et alors qu'il venait saluer des connaissances à quelques tables plus éloignées, Laurent Wauquiez se retourna sur moi pour me parler avec les yeux. De discussions en levée de coude, la confiance s'installa entre les anciens et moi-même et nous finîmes le repas sur un café Armagnac que je leur offris en cachette. J'eus au moins deux bouteilles de rouge à moi seul en-dehors de tout le reste. Je ne titubais ni ne bégayais et je m'en faisais une fierté. Je savais toutes les télévisions présentes, me

doutais de la présence d'autres oiseaux de mauvaise augure et tenais à leur montrer ma lourdeur. Décidé, à monter le Mont Mézenc, je m'endormis dans ma voiture en allant chercher une cigarette juste après qu'un gendarme me dise qu'il valait mieux que je mange avant de reprendre la route. Je me réveillai juste au moment où Laurent Wauquiez revenait de son escapade et allait rentrer chez lui. Je passai devant sa voiture avec la mienne, comme pour l'encadrer, et me mis sur une petite butte en hauteur aux yeux et aux téléobjectifs de tous. Espérant que le message fut limpide, je rentrais ensuite chez moi par l'autoroute.

C'est ça

Encore une fois, ce jour-là, je me levais à trois heures et demi du matin afin de participer à une réunion présidée par Laurent Wauquiez. J'avais eu vent de cette entrevue par le biais d'un article sur les réseaux sociaux. Il s'agissait, là, de la traditionnelle convergence du syndicat UNI, qui fêtait ses cinquante ans. Trois raisons me poussaient à m'y rendre avec la plus grande ferveur :

_ la première étant la promesse que je m'étais faite d'être, au mieux de mes possibilités, de toutes les réunions de Laurent Wauquiez.

_ la seconde fut le fait qu'Eric Zemmour devait être présent. Laurent Wauquiez et Eric Zemmour dans la même réunion me persuadaient du risque plus élevé que

d'habitude d'un incident, et de la présence de virulents détracteurs.

_ la dernière raison étant la présence à la tribune de Jacques Rougeot, fondateur du syndicat, mais surtout fondateur et président du Service d'Action Civique.

Je me devais donc d'être présent, je m'y rendais confiant, mais cette fois tout ne se passa pas comme je l'avais prévu.

Lavé, rasé, coiffé et paré de mon plus beau Jeans et de mon plus beau pull, tout de noir vêtu, je parcourus les quatre cents kilomètres qui me séparaient de la capitale.

Mais arrivé sur place, grande fût ma surprise quand j'aperçus la totalité des participants en costume cravate, la majorité d'entre eux provenant de la Sorbonne et destinés à devenir l'élite politique Française. Après m'être garé dans un parking souterrain, je me promis de revenir à ma voiture dans l'heure qui suivrait afin de m'assurer du montant du parking. Abasourdi à mon retour, je déplaçai mon véhicule afin de ne pas payer 60 euros la demi-journée de garage. Et grâce au ciel, je pus trouver une place à dix minutes de marche près d'une zone en travaux où les pervenches ne passèrent pas. (Dieu ! Que la province est belle et agréable). Me sachant, comme de coutume, sans doute observé, sur le chemin me ramenant à pieds vers la convergence, je passai devant une permanence désertée du Parti socialiste et me penchai à la vitrine pour m'en moquer doucement dans ma barbe. Encore une fois, j'avais bon, car juste en face, se tenait un homme penché sur une barrière. Il portait un sac

à dos, des lunettes noires et m'observait en toute discrétion se faisant passer pour un touriste. Je su, cette fois encore, m'assurer de son statut. Je le regardai droit dans les lunettes et dit tout fort : "Tiens la DGSI !". À ce moment précis, il sortit son téléphone portable, me tourna le dos en regardant une fenêtre en hauteur en faisant semblant d'attendre quelqu'un.

Je me postais alors en terrasse d'un café juste en face du lieu de réunion et je demandais à des participants, assis à une table à côté, à quelle heure Laurent Wauquiez devait intervenir. L'un d'entre eux, affublé du même Coat Anglais que moi, mais en cravaté, m'assura qu'il ne devait intervenir que vers seize heures trente alors qu'il était neuf heures. Un comparse assis à ses côtés et ne se doutant pas que je compris le langage dit à son camarade en me regardant du coin de l'œil : "C'est ça". La journée ne se déroula pas sous les meilleurs hospices, mais grâce à cette petite phrase, je pus deviner que c'était fait plus ou moins exprès. Les étudiants rentrèrent dans l'amphithéâtre et je les suivis. Gêné et intimidé, je m'arrêtai au niveau de la distributrice de badges et lui dit que j'attendais Laurent Wauquiez pour pénétrer définitivement dans la salle. Celle-ci m'assura qu'elle ne connaissait pas son heure d'arrivée... Alors qu'il se trouvait déjà sur place, et je m'en doutais étant donné que la voiture garé devant la porte portait une cocarde sur le pare brise. Et alors que j'informais la dame de mon attente, trois hommes se tenaient devant moi, ils me dévisageaient avec un regard froncé et inquisiteur. Je ressortais alors et alla me mettre en

terrasse juste en face en attendant la venue du grand dadais que je m'étais désigné comme mon Colonel. (mon général étant, bien évidemment, Nicolas Sarkozy). Le mercenaire que je suis commanda, donc, un Picon bière à la terrasse du bar d'en face. Comme à mon habitude, me sachant regardé, j'engloutis celui-ci presque cul-sec. J'en commandai un second que j'engloutis aussi vite ayant vu Laurent Wauquiez passer devant la porte de la salle. Je m'y précipitais pour me mettre derrière lui, comme d'habitude, espérant les caméras et les journalistes présent. Pourtant inscrit sur la liste des invités et m'étant acquitté des trente euros nécessaires à cette inscription, le vigile me refusa l'entrée du meeting m'affirmant que la matinée était réservée aux cotisants du Syndicat. Vexé, mais refoulé avec gentillesse, je retournais m'asseoir à la terrasse après avoir précisé à l'agent de sécurité que je me représenterai après déjeuné. J'aurai mieux fait ce jour-là, d'aller voir un match du Racing métro qui se jouait l'après-midi. N'ayant plus beaucoup de moyens financiers et sachant que les prochains mois allaient être dur, et surtout parce que j'étais vexé d'avoir été refoulé, je décidai de fêter mon anniversaire quelques semaines en avance au bar où je me trouvais. Je bu deux autres Picon bière en terrasse.

À sa sortie en fin de matinée, Laurent Wauquiez montant sur un scooter avec chauffeur pour s'en aller, me vit et me salua de la tête comme pour me remercier de ma présence. J'aurai pu quitter les lieux à ce moment précis, mais toujours vexé, étant en train de dépenser le reste de

mon argent du mois et ayant avalé déjà un flash d'Armagnac sur la route et un litre de Picon bière en terrasse, je restais et commandais à manger pour mon anniversaire. Je me mis dans la lampe : une terrine, un magret et du fromage le tout arrosé d'un pichet d'un demi-litre de vin rouge. Je rejoignais ensuite la terrasse d'à côté où se trouvait les étudiants qui buvaient un café. Je commandais encore un café Armagnac... Ou deux... Je ne sais plus bien. Quatorze heure précise je me présentais devant la porte de la convergence, le vigile rencontré le matin ne s'y trouvait plus, mais un vieil homme con comme une valise me refusa l'entrée en criant tout fort : "NON" ! Je ressortis alors, me plaça devant les portes et discuta avec un étudiant d'UNI. Aimable et avenant, il engagea la conversation et nous parlâmes de l'élection du président des jeunes républicains, je lui faisais alors mon couplet sur ma sympathie pour le jeune Aurane. Il me rassura enfin en me disant de ne pas prêter attention au vieil imbécile qui gardait la porte et m'apprit qu'il était raciste et bête. Comme souvent, dans ces états second de mon cru, je me transformai, et forçai le passage. Je frappai à la porte, pénétraï, et parti en vrille sans me soucier de l'entourage. Tout le monde me regardait dans le hall. Je dis au vieux monsieur que si c'était parce que j'avais une tête d'Arabe, il prêchait un convaincu. Ensuite, il me semble lui avoir dit que j'étais le Benalla de Laurent Wauquiez, je lui montrai ma carte du parti et ma licence de tir. Et je lui dis que j'avais payé pour être présent... Enfin, je crois. Je ne me rappelle pas de tout, mais je me rappelle avoir dit à

l'organisateur, qui me tempéra, que j'étais le nouveau SAC et que ce vieil imbécile ne comprenait rien. Celui-ci me rétorqua que je tombais bien, car ce vieux monsieur était lui-même un de ses anciens membres actifs. Le vieil homme s'excusa même auprès de moi, en me regardant dans les yeux, tout penaud, mais moi n'étant plus maître de mes actes ni de mes paroles je ne me rappelle plus de ce que je pu lui répondre. Tout ce que je sais, c'est que suite à cela, un homme avec une bonne tête de Corse et marqué par la vie au visage, m'escorta jusqu'à mon banc dans l'amphithéâtre.

Il s'assit près de moi, ainsi qu'un autre Corse, de l'autre côté, sur un banc un peu plus bas. Jacques Rougeot, pendant son discours, lui, se retenait de sourire en me regardant. Je restai une bonne partie de l'après-midi, croisant les étudiants de la Sorbonne aux toilettes. Certains me regardaient avec dédain, d'autres avec amusement quand d'autres avec respect. J'attendais la venue d'Eric Zemmour et m'étais promis de lui demander un autographe, mais la réunion s'éternisant et un organisateur ayant précisé que Zemmour ne serait présent que tard le soir tandis que je m'endormais sur mon banc, je décidai de m'en retourner. Toujours vexé d'avoir été refoulé comme une racaille en air max à l'entrée d'une discothèque, en sortant, je fut pris d'un excès d'orgueil et dis à l'ancien du SAC qu'il se renseigne sur moi et qu'il ne serait pas déçu. Il me répondit que ça ne l'intéressait pas... Je regrette aujourd'hui d'avoir eu cet excès d'orgueil. Si j'avais su avant qui était ce vieil homme,

j'aurais préféré lui parler, le questionner, savoir quel avait été son parcours, s'il avait connu personnellement le Général De Gaulle... Quand on connaît ne serait ce qu'un peu la légende du Service d'Action Civique, l'on se sent tout petit de nos jours comparé à cette autre époque. Soupçonnant d'avoir été poussé à bout exprès afin de me voir de l'intérieur, je reste peiné par cet incident, moi qui n'avais voulu que satisfaire aux obligations de la confiance qui m'avait été accordée. Je bu un dernier Picon bière avant de reprendre le volant, je me perdais dans Paris intra-muros avec mon vieux diesel interdit et mis deux bonnes heures pour sortir de la Capitale. Content d'être rentré à mon domicile, je me promis qu'on ne m'y prendrais plus et qu'à l'avenir, je saurai qu'il me faudrait acheter un costume cravate si je voulais me rendre à une convergence d'UNI. Quelques jours plus tard, à la télévision, Laurent Wauquiez me fit un petit clin d'œil, et parlant de tout autre chose, il dit que le diable sorti de la bouteille ne le rassurait pas. C'est alors que pour lui répondre, j'écrivis ce poème :

LE DIABLE DE LA BOUTEILLE

*Il y a l'illustre, le marchand, le diplômé, souvent convaincus
même le glaiseux*

*Les envieux munis de leur superbe où se vendent veuves purge
de nantis*

*Ici chante des éminents, se viens déclamer : éloquents, reines
de taiseux*

*Mais disgracieux, maudit et le verbe, voyez le dramaturge,
l'anéanti*

*Lui augure des Kabbales dans les murmures des messes
noctambules*

Placé au sein d'un réduit proche de la chambre du directoire

*Pris aux dires par les dédales, par les danseurs de liesses
affabules*

*Sacré sang assorti à la croche, qu'orchestre l'ombre de sa main
noire*

*Affaissés par les certitudes, Gentilshommes hurlent, braillent :
ô infamie*

*Seuls blessés plaies de turpitude "Que les âmes brûlent, aillent,
se soustraient !"*

© Sélim Anthony ... 02 février 2019

La fin des temps

Il n'y a pas grand chose à dire sur le dernier meeting auquel je participai, en ce moment où j'écris cet ultime chapitre. C'était une réunion à Pont-à-Mousson pour la campagne des Européennes.

François-Xavier Bellamy présidait ce colloque et Laurent Wauquiez et Nadine Morano étaient tout deux venus le soutenir. Il s'y trouvait également son directeur de campagne Geoffroy Didier, qui le présenta au public à l'aide d'un slogan de François Mitterrand "La force tranquille". Rebelote pour mon arrivée dans la salle : plein comme une andouillette. Deux choses me marquèrent ce jour-là. Premièrement, la lourdeur d'âme de François-Xavier Bellamy à l'inverse de son discours qui, presque, m'endormit. Il m'impressionna de son regard, mais fut trop timide de son plaidoyer à mon goût.

Laurent Wauquiez, lui, s'améliorait comme à chaque intervention et me faisait penser de plus en plus à Nicolas Sarkozy. La deuxième chose qui me choqua, c'est un journaliste cameraman de France 5 de l'émission "C dans l'air" (émission dont je rate rarement une diffusion). Cet énergumène, habillé comme un hippie, me repéra dès mon arrivée et me bouscula par trois fois dans le dos pendant mon garde-à-vous au passage de Laurent Wauquiez. Et inutile de préciser qu'il le fit exprès. Outre ce maigre incident, je fus surpris à la sortie du meeting d'un moment subliminal exercé par Stéphane Viry à mon encontre et j'en fus ravi, moi qui avais décidé d'en faire mon

avocat. Tout le monde sait comment les Européennes se terminèrent. Le résultat catastrophique des élections ne me troubla en rien, et j'en déduisais que les décisions prises au Parlement européen n'ont rien à voir avec les décisions nationales et que donc ces résultats n'étaient pas significatifs. Laurent Wauquiez prit ses responsabilités et démissionna suite à cet imbroglio. Mais Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy ayant fait exactement la même chose, aux mêmes élections, et cela, bien avant de devenir président, je restais sur le chemin de confiance que l'on m'avait offert et gardait en mémoire cette citation de Nicolas Sarkozy en 2012 :

“ Vous voulez connaître mon état d'esprit ? :
Très déterminé.”

Table des matières

Avant-propos.....	5
La fin du monde.....	7
L'aérodrome.....	12
La Marseillaise.....	17
Les phares allumés.....	20
Le vieux.....	25
Il est gigantesque.....	26
On ne peut pas l'empêcher.....	30
La vérité.....	33
À deux doigts.....	43
L'art et le métier.....	46
Le geste à la parole.....	48
En passant devant Bercy.....	51
Le central.....	54
Le comble du fantasme.....	59
À la table de la Haute-Loire.....	62
C'est ça.....	64
La fin des temps.....	72

Graphiste :

Nicolas Lasportes

Auteur :

Sélim (Anthony) Kada

Un grand merci à l'imprimerie Copy-Média qui m'a épaulé dans la mise en page de ce premier roman.

Editions Pomarin.